



LE SOCIALISME ET L'HOMME À CUBA

Il est courant d'entendre de la bouche des porte-parole capitalistes cette objection idéologique que la période construction du socialisme, à laquelle nous nous attelons, se caractérise par le sacrifice de l'individu sur l'autel de l'État.

Je ne vais pas essayer de réfuter cette affirmation sur une base simplement théorique, mais je rétablirai les faits tels qu'ils sont vécus à Cuba en ajoutant des commentaires d'ordre général.

Tout d'abord, j'ébaucherai à grands traits l'histoire de notre lutte révolutionnaire avant et après la prise du pouvoir.

C'est le 26 juillet 1953 que naquirent les luttes révolutionnaires qui aboutirent à la Révolution du 1^{er} janvier 1959. Un groupe d'hommes, dirigé par Fidel Castro, attaqua à l'aube de ce jour la caserne Moncada, dans la province orientale. L'attaque fut un échec; l'échec se transforma en désastre, les survivants se retrouvèrent en prison, mais recommencèrent la lutte révolutionnaire aussitôt amnistiés.

Au cours de ce processus où le socialisme n'existe qu'en puissance, l'homme était un facteur fondamental. C'est en lui, être unique, avec un nom et un prénom, que l'on mettait sa confiance, et c'est de son aptitude à l'action que dépendait le succès ou l'échec de la lutte engagée.

Puis vint l'étape de la guérilla. Celle-ci se développa dans deux milieux distincts, le peuple, masse encore endormie qu'il fallait mobiliser, et son avant-garde, les guérilleros, qui suscitaient la conscience révolutionnaire et l'enthousiasme combatif. Cette avant-garde fut l'agent catalyseur qui créa les conditions subjectives nécessaires pour la victoire. Et, à mesure que nous faisons nôtres les idéaux du prolétariat, qu'une révolution s'opérait dans nos habitudes et dans nos esprits, l'individu restait encore un facteur fondamental.

Chaque combattant de la Sierra Maestra, qui avait acquis un grade supérieur dans les forces révolutionnaires, comptait à son actif un grand nombre d'actions d'éclat. C'est sur cette base qu'il obtenait ses grades.

C'est au cours de cette première étape héroïque que l'on se disputait pour obtenir les tâches comportant les plus grandes responsabilités et les plus grands dangers sans autre satisfaction que celle du devoir accompli.

Dans notre travail d'éducation révolutionnaire, nous revenons souvent sur ce fait plein d'enseignement. L'attitude de nos combattants montrait déjà l'homme futur. Ce don total à la cause révolutionnaire se répéta dans bien d'autres occasions de notre histoire; pendant la crise d'octobre et lors du cyclone « Flora », nous avons vu des actes de courage et des sacrifices exceptionnels réalisés par tout un peuple.

L'une de nos tâches fondamentales, du point de vue idéologique, est de trouver la formule pour perpétuer dans la vie quotidienne cette attitude héroïque.

En janvier 1959, le gouvernement révolutionnaire fut constitué, avec la participation de divers membres de la bourgeoisie réactionnaire. La présence de l'armée rebelle, facteur de force,

constituait la garantie du pouvoir. Mais aussitôt apparurent de sérieuses contradictions qui furent en partie surmontées lorsqu'en février 1959 Fidel Castro assumait la direction du gouvernement en tant que Premier ministre. Ces événements devaient aboutir, en juillet de la même année, à la démission du président Urrutia sous la pression des masses. Ainsi apparaissait clairement dans l'histoire de la révolution cubaine un élément qui se manifesta systématiquement : la masse.



Une juste interprétation des désirs du peuple

Cet être aux faces multiples n'est pas, comme on le prétend, une somme d'éléments tous semblables, agissant comme un troupeau docile (certains régimes le réduisent à cela). Il est vrai qu'il suit, sans vaciller, ses dirigeants, Fidel Castro principalement, mais le degré de confiance que celui-ci a acquis correspond précisément à sa juste interprétation des désirs et des aspirations du peuple et à la lutte sincère qu'il a menée pour l'accomplissement des promesses faites.

Les masses ont participé à la réforme agraire et à la difficile tâche de l'administration des entreprises d'État ; elles ont connu l'héroïque expérience de Playa Giron, elles se sont forgées dans les luttes contre les diverses bandes armées par la CIA, elles ont vécu l'un des plus importants moments de l'histoire moderne pendant la crise d'octobre et, aujourd'hui, elles continuent à travailler à la construction du socialisme.

À première vue, on pourrait croire que ceux qui parlent de l'assujettissement de l'individu à l'État ont raison : les masses réalisent avec un enthousiasme et une discipline inégalés les tâches que le gouvernement a fixées, qu'elles soient d'ordre économique, culturel, défensif, sportif, etc. L'initiative vient, en général, de Fidel et du haut commandement de la Révolution, et elle est expliquée au peuple qui la fait sienne. D'autres fois, des expériences locales sont lancées par le parti et le gouvernement, pour être ensuite généralisées, suivant le même procédé.

Cependant l'État se trompe quelquefois. Quand une de ces erreurs se produit, on remarque le manque d'enthousiasme des masses par la diminution de l'activité de chacun, et le travail se paralyse jusqu'à en être réduit à des dimensions insignifiantes; c'est le moment de changer de procédé.

C'est ce qui arriva en mars 1962, face à la politique sectaire imposée par Anibal Escalante.



L'unité dialectique entre Fidel et les masses

Il est évident que ce mécanisme ne suffit pas pour assurer une série de décisions efficaces et qu'il manque une connexion plus structurée avec la masse.

Nous devons l'améliorer au cours des années à venir, mais,

pour les initiatives qui viennent des couches supérieures du gouvernement, nous utilisons pour l'instant la méthode quasi-intuitive qui consiste à ausculter les réactions générales face aux problèmes posés. Fidel est un maître du genre, et l'on ne peut apprécier la façon particulière dont il s'intègre au peuple qu'en le voyant à l'œuvre. Dans les grands rassemblements publics, on observe un phénomène analogue à la résonance de deux diapasons; Fidel et le peuple commencent à vibrer en un dialogue d'une intensité croissante jusqu'à son apogée final consacré par notre cri de lutte et de victoire.

Ce qui est difficile à comprendre pour qui ne vit pas l'expérience de la révolution, c'est cette étroite dialectique qui existe entre chaque individu et la masse, c'est l'interaction qu'il y a entre la masse et les dirigeants.

Dans la société capitaliste, on peut voir quelques phénomènes de ce type, quand apparaissent des hommes politiques capables de provoquer la mobilisation populaire. Mais alors, il ne s'agit pas d'un authentique mouvement social, le mouvement ne durera que le temps que vivra celui qui lui donne son impulsion, ou jusqu'à la fin des illusions populaires, imposées par la société capitaliste. Dans celle-ci, l'homme est dirigé par un ordre rigide qui, habituellement, échappe au domaine de la compréhension. L'individu, aliéné, est lié à la société dans son ensemble, par un invisible cordon ombilical : la loi de la valeur. Celle-ci agit sur tous les aspects de sa vie, elle modèle son destin.



Les lois invisibles du capitalisme

Les lois aveugles du capitalisme, invisibles pour la plupart des gens, agissent sur l'individu sans que celui-ci s'en aperçoive. Il ne voit qu'un vaste horizon qui lui semble infini. C'est ainsi que la propagande capitaliste prétend présenter le cas Rockefeller – véridique ou non – comme une leçon sur les possibilités de succès. La misère qu'il faut accumuler pour que surgisse un tel exemple et la somme de bassesses qu'implique une fortune de cette ampleur n'apparaissent pas dans le tableau et il n'est pas toujours possible aux forces populaires de voir clairement ces phénomènes. (Il faudrait étudier la façon dont, dans les pays impérialistes, les ouvriers perdent leur conscience internationaliste sous l'influence d'une certaine complicité dans l'exploitation des pays dépendants et comment, de ce fait, dans leur propre pays leur combativité s'en trouve affaiblie, mais ceci sort de notre propos.)

De toute façon, dans une telle société, le chemin à parcourir est plein d'obstacles et, apparemment, seul un individu possédant certaines qualités peut les franchir pour arriver au but; on guette la lointaine récompense, mais le chemin est solitaire ; de plus, c'est la loi de la jungle, seul l'échec des autres permet la réussite.

Je vais essayer maintenant de définir l'individu, acteur de ce drame étrange et passionnant qu'est la construction du socialisme dans sa double existence d'être unique et de membre de la communauté.

Je crois que le plus simple est de reconnaître sa qualité d'être inachevé. Les tares de l'ancienne société se perpétuent dans la conscience individuelle et il faut faire un travail incessant pour

les faire disparaître. Le processus est double : d'un côté, c'est la société qui agit avec son éducation directe et indirecte, de l'autre, c'est l'individu qui se soumet en un processus conscient d'auto-éducation.



Combattre durement le passé

La nouvelle société en formation doit combattre très durement le passé, qui se répercute non seulement dans la conscience individuelle où pèsent les résidus d'une éducation systématiquement orientée vers l'isolement de l'individu, mais aussi dans le caractère même de cette période de transition où persistent les rapports marchands. La marchandise est le noyau économique de la société capitaliste : tant qu'elle existera, ses effets se feront sentir dans l'organisation de la production et par conséquent dans la conscience.

Dans le schéma de Marx, la période transition était conçue comme le résultat de la transformation explosive du système capitaliste déchiré par ses contradictions ; plus tard, dans la réalité, on a vu comment se détachent de l'arbre impérialiste quelques pays qui constituent ses branches faibles, phénomène qui avait été prévu par Lénine.

Dans ces pays, le capitalisme s'est suffisamment développé pour faire sentir d'une façon ou d'une autre ses effets sur le peuple, mais ce ne sont pas ses propres contradictions qui, en fin de compte, font éclater le système. La lutte de libération contre l'opresseur étranger, la misère provoquée par des accidents extérieurs comme la guerre, qui a pour conséquence de faire peser encore plus l'oppression des classes privilégiées sur les exploités, les mouvements de libération destinés à renverser les régimes néo-colonialistes sont les facteurs qui déclenchent habituellement le processus révolutionnaire. L'action consciente fait le reste.

Dans ces pays, il n'y a pas encore eu une éducation complète orientée vers le travail social, et le processus d'appropriation ne permet pas de mettre les richesses à la portée de tous.

Du fait du sous-développement d'une part, et de l'habituelle fuite de capitaux vers les pays « civilisés » de l'autre, un changement rapide et sans sacrifices est impossible. Nous avons encore beaucoup à parcourir avant d'arriver à un niveau de développement économique suffisant et la tentation de marcher sur des chemins battus, de recourir à l'intérêt matériel comme levier d'un développement économique accéléré est très grande.

On court alors le risque que les arbres cachent la forêt : en poursuivant la chimère de réaliser le socialisme à l'aide des armes pourries que nous léguées le capitalisme (la marchandise prise comme unité économique, la rentabilité, l'intérêt matériel individuel comme stimulant, etc.), on risque d'aboutir à une impasse. Et, de fait, on y aboutit après avoir parcouru une longue distance au cours de laquelle les chemins se sont souvent entrecroisés. Ce qui fait qu'il est difficile de savoir à quel moment on s'est trompé de route. Pendant ce temps, la base économique adoptée a fait son travail de sape dans le développement de la conscience. Pour construire le communisme, il faut changer l'homme en même temps que la base économique.

D'où la grande importance de choisir correctement l'instrument de mobilisation des masses. Cet instrument doit être

fondamentalement d'ordre éthique, sans oublier une utilisation correcte du stimulant matériel, surtout de nature sociale.



La société doit être une gigantesque école

Comme je l'ai déjà dit, dans les moments de péril extrême, il est facile de faire agir les stimulants moraux; mais pour qu'ils se maintiennent en vigueur, il faut développer dans les consciences de nouvelles valeurs. La société, dans son ensemble, doit devenir une gigantesque école. Les grandes lignes de ce phénomène sont semblables au processus de formation de la conscience capitaliste dans sa première période. Le capitalisme a recours à la force, mais en plus il enseigne son idéologie de classe dominante. La propagande directe est faite par ceux qui sont chargés d'expliquer l'inévitabilité d'un régime de classe, qu'il soit d'origine divine ou imposé par la nature de façon mécanique. Ceci désarme les masses qui se voient opprimées par un mal contre lequel il est impossible de lutter.

Ensuite vient l'espoir et, en cela, le capitalisme se différencie des précédents régimes de castes qui ne laissaient aucune issue possible.

Pour certains, la formule de castes restera valable : la récompense pour ceux qui obéissent, c'est l'accès après la mort à d'autres mondes merveilleux où les bons sont récompensés et, ainsi, la vieille tradition continue. Chez d'autres, il y a une innovation : la division en classes reste fatale, mais les individus peuvent sortir de celle à laquelle ils appartiennent par le travail, l'initiative, etc. Ce processus d'auto-éducation en vue de la réussite est profondément hypocrite : on tente de prôner, dans un but intéressé, que ce mensonge, la réussite individuelle, est réalisable par tous.

Pour nous, l'éducation directe a une importance beaucoup plus grande. L'explication est convaincante parce qu'elle est vraie ; elle n'a pas besoin de subterfuges. Elle s'exerce à travers l'appareil éducatif de l'État en fonction de la culture générale, technique et idéologique, au moyen d'organismes comme le ministère de l'Éducation et l'appareil de propagande du parti. L'éducation s'implante dans les masses et la nouvelle attitude préconisée tend à devenir une habitude; la masse la fait sienne et elle fait pression sur ceux qui ne sont pas encore éduqués. Telle est la façon indirecte d'éduquer les masses, aussi puissante que l'autre.



L'auto-éducation de l'individu

Mais ce processus est conscient ; l'individu reçoit continuellement l'influence du nouveau pouvoir social et perçoit qu'il n'y est pas complètement adapté. Par l'éducation indirecte, il essaie de se conformer à une situation qui lui paraît juste, chose qu'il n'a pu faire jusqu'alors à cause de l'insuffisance de son propre développement. Il s'éduque lui-même.

Dans cette période de construction du socialisme, nous pouvons assister à la naissance de l'homme nouveau. Son image n'est pas encore tout à fait fixée, elle ne pourra jamais l'être étant donné que ce processus est parallèle au développement de nouvelles structures économiques. En dehors de ceux que l'insuffisance de leur éducation pousse vers un chemin solitaire, vers la satisfaction égoïste de leurs ambitions, il y a ceux qui,

même à l'intérieur du nouveau cadre d'évolution collective, ont tendance à avancer isolés de la masse qu'ils accompagnent.

L'important est que les hommes acquièrent chaque jour une plus grande conscience de la nécessité de leur incorporation dans la société et en même temps de leur importance comme moteur de celle-ci. Ils n'avancent plus complètement seuls, à travers des chemins détournés, vers leurs désirs lointains. Ils suivent leur avant-garde constituée par le parti, les ouvriers de l'avant-garde, des hommes d'avant-garde qui avancent liés aux masses et en étroite communion avec elles.

Les avant-gardes ont leur regard fixé vers l'avenir et vers leur récompense ; mais celle-ci n'est pas entrevue comme quelque chose d'individuel; leur récompense, c'est la nouvelle société où les hommes seront différents : la société de l'homme communiste.



Un chemin long et plein de difficultés

Le chemin est long et plein de difficultés. Quelquefois, ayant pris une impasse, nous devons reculer ; d'autres fois, ayant avancé trop vite, nous nous séparons des masses; en certaines occasions, nous allons trop lentement et nous sentons l'haleine toute proche de ceux qui nous talonnent. Dans notre ambition de révolutionnaires, nous essayons d'aller aussi vite que possible, en frayant le chemin, mais nous savons que c'est de la masse que nous tirons notre substance et que celle-ci ne pourra avancer plus rapidement que si nous l'encourageons par notre exemple.

Malgré l'importance donnée aux stimulants moraux, le fait qu'il existe une division en deux groupes principaux (en dehors, bien sûr, du petit nombre de ceux qui, pour une raison ou pour une autre, ne participent pas à la construction du socialisme) indique la relative insuffisance du développement et la conscience sociale.

Le groupe d'avant-garde est idéologiquement plus avancé que la masse; celle-ci connaît les nouvelles valeurs, mais insuffisamment. Alors que, chez les premiers, il se produit un changement qualitatif qui leur permet de se sacrifier dans leur fonction d'avant-garde, les seconds sont moins conscients et doivent être soumis à des pressions d'une certaine intensité ; c'est la dictature du prolétariat s'exerçant seulement sur la classe vaincue, mais aussi, individuellement, sur la classe victorieuse. Ce qui implique, pour que le succès soit total, la nécessité d'une série de mécanismes : les institutions révolutionnaires – ensemble harmonieux de canaux, d'échelons, engrenage bien huilé – qui seules permettent la sélection naturelle de ceux qui sont destinés à marcher à l'avant-garde et la répartition des récompenses et des châtements selon les mérites de chacun.



Une parfaite identification du gouvernement et de la communauté

Nous ne sommes pas encore parvenus à instaurer les institutions de la Révolution. Nous cherchons quelque chose de nouveau qui permette une parfaite identification du gouvernement et de l'ensemble de la communauté (des institutions adaptées aux conditions particulières de la construction du socialisme et

les plus éloignées possible des lieux-communs de la démocratie bourgeoise, transplantés dans une société en formation, telles les chambres législatives). Nous avons fait quelques expériences dans le but de créer progressivement les institutions de la Révolution, mais sans trop de hâte. Notre plus grand frein a été la crainte de ce qu'un rapport formel ne nous sépare des masses et de l'individu, et ne nous fasse perdre de vue la dernière et la plus importante ambition révolutionnaire qui est de voir l'homme libéré de son aliénation.

Malgré la carence d'institutions qui doit être surmontée graduellement, les masses font maintenant l'histoire comme un ensemble conscient d'individus qui luttent pour une même cause.

En régime socialiste, malgré son apparente standardisation, l'homme est plus complet; malgré l'absence d'un mécanisme parfaitement adapté, sa possibilité de s'exprimer et de peser dans l'appareil social est infiniment plus grande.

Il est encore nécessaire d'accentuer sa participation consciente, individuelle et collective, à tous les mécanismes de direction et de production, et de la lier à l'éducation technique et idéologique de façon qu'il sente combien ces processus sont étroitement interdépendants et leur progression parallèle. Ainsi, les chaînes de l'aliénation une fois brisées, il atteindra la conscience totale de son être social, sa pleine réalisation en tant que créature humaine.

Ceci se traduira concrètement par la reconquête de sa nature propre au travers de son travail libéré et par l'expression de sa condition humaine, au travers de la culture et de l'art.



Le travail doit acquérir un nouveau caractère

Pour que l'homme reprenne possession de sa nature, il faut que l'homme-marchandise cesse d'exister et que la société lui verse une quote-part en échange de l'accomplissement de son devoir social. Les moyens de production appartiennent à la société et la machine est comme la tranchée où s'accomplit le devoir. L'homme commence à libérer sa pensée de l'angoisse due à la nécessité de satisfaire ses besoins immédiats par le travail. Il commence à se reconnaître dans son œuvre et à comprendre sa grandeur humaine au travers de l'objet créé et du travail réalisé. Son travail ne suppose plus l'abandon d'une partie de son être sous forme de force vendue, ne lui appartenant plus, mais devient une émanation de lui-même, un apport à la vie commune, l'accomplissement de son devoir social.

Nous faisons ce qui est possible pour sonner au travail cette nouvelle dimension de devoir social et pour le lier au développement de la technique, d'où viendront les conditions d'une plus grande liberté, et, d'autre part, au travail volontaire. Ces deux facteurs répondant à l'appréciation marxiste selon laquelle l'homme n'atteint réellement sa pleine condition humaine que lorsqu'il produit sans la contrainte de la nécessité physique de se vendre comme marchandise.

Bien sûr, il y a encore des aspects coercitifs dans le travail, même quand il est volontaire. L'homme n'a pas encore réussi à faire le travail qui lui incombe par un réflexe conditionné de nature sociale et il provoque encore très souvent sous la pres-

sion du milieu (c'est ce que Fidel appelle la contrainte morale). Il ne peut jouir pleinement de son œuvre, accomplie dans le cadre de nouvelles habitudes, sans la pression du milieu social. Cela, il ne pourra le faire que sous le communisme.

Le changement ne se produit pas automatiquement dans la conscience, pas plus que dans l'économie. Les variations sont lentes et irrégulières, il y a des périodes d'accélération, d'aires de pause et même de recul.



La première période de transition vers le communisme

De plus, ainsi que nous l'avons déjà noté, nous avons considéré que nous ne nous trouvons pas devant une période de transition pure comme celle décrite par Marx dans *La Critique du programme de Gotha et d'Erfurt*, mais devant une nouvelle phase, non prévue par lui : la première période de transition vers le communisme ou période de construction du socialisme.

Celle-ci se déroule au milieu de violentes luttes de classes et les éléments du capitalisme qui subsistent obscurcissent la compréhension de sa véritable nature.

Si l'on ajoute à cela la scolastique, qui a freiné le développement de la philosophie marxiste et empêché systématiquement l'étude de cette période dont on n'a pas analysé des fondements économiques, nous devons convenir que nous sommes encore au berceau et que nous devons entreprendre la recherche de toutes les caractéristiques primordiales de cette période, avant d'élaborer une théorie économique et politique de plus grande portée.

Cette théorie donnera une prééminence totale aux deux piliers de la construction du socialisme : la formation de l'homme nouveau et le développement de la technique. Dans ces deux domaines, il nous reste encore beaucoup à faire, mais le retard de cette base fondamentale qu'est la technique est moins excusable, étant donné qu'il ne s'agit pas pour nous d'avancer à l'aveuglette, mais de suivre pendant un bon moment le chemin frayé par les pays les plus avancés du monde. C'est pour cela que Fidel insiste tellement sur la nécessité de la formation technique et scientifique de notre pays et plus encore de son avant-garde.



Nécessité matérielle et nécessité morale

Dans le domaine des activités non productives, il est plus facile de distinguer la nécessité matérielle de la nécessité morale. Depuis longtemps, l'homme essaie de se libérer de l'aliénation par la culture et l'art. Il meurt journellement au cours des huit heures pendant lesquelles il remplit son rôle de marchandise, pour ressusciter ensuite dans la création artistique. Mais ce remède porte les gènes de la maladie elle-même : celui qui cherche la communion avec la nature est un être solitaire. Il défend son individualité opprimée par le milieu et réagit devant les idées esthétiques comme un être unique, dont l'aspiration est de rester immaculé. Il ne s'agit que d'une tentation de fuite.

La loi de la valeur n'est plus le simple reflet des rapports de production ; les capitalistes monopolistes l'entourent d'un échafaudage compliqué qui en fait une servante docile, même quand les méthodes employées sont purement empiriques.

La superstructure impose un type d'art qui nécessite un travail d'éducation des artistes très poussé. Les rebelles sont dominés par la technique et seuls les talents exceptionnels peuvent créer une œuvre personnelle. Les autres deviennent des salariés honteux ou bien ils échouent. On invoque la recherche artistique que l'on considère comme la définition de la liberté, mais cette « recherche » a ses limites imperceptibles jusqu'à ce qu'on s'y heurte, c'est-à-dire jusqu'au moment où l'on pose les problèmes réels de l'homme et de son aliénation. L'angoisse injustifiée où les passe-temps vulgaires constituent de commodes soupapes pour l'inquiétude humaine ; on combat l'art dès qu'il devient une arme de dénonciation. Si l'on respecte les règles du jeu, on obtient tous les honneurs, comparables à ceux que pourrait obtenir un singe en inventant des pirouettes. La seule condition est de ne pas essayer de s'échapper de la cage invisible.

★

Une nouvelle impulsion de la recherche artistique

Quand la révolution a pris le pouvoir, ceux qui étaient totalement domestiqués sont partis en exil. Les autres, révolutionnaires ou non, entrevirent une nouvelle voie. La recherche reçut une nouvelle impulsion. Cependant, les chemins étaient déjà plus ou moins tracés et le concept de fuite se dissimula sous le mot « liberté ». Chez les révolutionnaires, cette attitude s'est souvent maintenue, reflet dans leur conscience de l'idéalisme bourgeois.

Dans les pays qui sont passés par un processus semblable, on a prétendu combattre ces tendances par un dogmatisme exagéré. La culture générale se transforma presque en un tabou et l'on proclama comme summum de l'aspiration culturelle une représentation formellement exacte de la nature, celle-ci se transformant ensuite en une représentation mécanique de la réalité sociale que l'on voulait faire voir, la société idéale presque sans conflits ni contradictions que l'on cherche à créer.

Le socialisme est jeune, il a ses erreurs. Nous, révolutionnaires, manquons souvent des connaissances et de l'audace intellectuelle nécessaire pour faire face à la tâche de développer l'homme nouveau par des méthodes différentes de celles trop conventionnelles, qui sont marquées du sceau de la société qui les a créées (une fois de plus apparaît le problème des rapports entre la forme et le contenu). Notre désarroi est grand et les problèmes de la construction matérielle nous absorbent. Il n'y a pas de grands artistes qui aient en même temps une grande autorité révolutionnaire. Les hommes du parti doivent prendre cette tâche en main et chercher à atteindre l'objectif principal : éduquer le peuple.

★

Le réalisme socialiste est fondé sur l'art du siècle passé

On cherche alors la simplification, à se mettre au niveau de ce que tout le monde comprend, c'est-à-dire de ce que comprennent les fonctionnaires. On annihile l'authentique recherche artistique et le problème de la culture générale se réduit à une appropriation du présent socialiste et du passé mort (par conséquent inoffensif). C'est ainsi que naît le réaliste socialiste sur les bases du siècle dernier.

Mais l'art réaliste du XIX^e siècle est aussi un art de classe, plus purement capitaliste peut-être que cet art décadent du XX^e siècle, où transparait l'angoisse de l'homme aliéné. Dans le domaine de la culture, le capitalisme a donné tout de lui-même et il n'en reste plus qu'un cadavre malodorant qui se manifeste dans l'art par sa décadence actuelle. Mais pourquoi prétendre chercher dans les formes figées du réalisme socialiste l'unique recette valable ?

On ne peut opposer au réalisme socialiste la « liberté », car celle-ci n'existe pas encore, elle n'existera pas tant que le développement de la nouvelle société ne sera pas achevé ; qu'on ne prétende pas condamner toutes les formes d'art postérieures à la première moitié du XIX^e siècle du haut du trône pontifical du réalisme à outrance, car on tomberait dans une erreur proudhonienne de retour au passé, et l'on mettrait ainsi une camisole de force à l'expression artistique de l'homme qui naît et se construit aujourd'hui.

Il manque le développement d'un mécanisme idéologico-culturel qui permette la recherche et arrache la mauvaise herbe qui se multiplie si facilement sur le terrain fertile de la subvention étatique.

★

L'homme que nous devons créer

Dans notre pays, nous ne sommes pas tombés dans l'erreur du réalisme socialiste vulgaire, mais dans l'erreur inverse. Et cela, parce que nous n'avons pas compris la nécessité de créer un homme nouveau qui ne soit ni celui du XIX^e siècle, ni celui de notre siècle décadent et pourri. C'est l'homme du XXI^e siècle que nous devons créer, bien que ce ne soit encore qu'une aspiration subjective et non systématisée. C'est précisément l'in des points fondamentaux de notre étude et de notre travail. Dans la mesure où nous obtiendrons des succès concrets sur une base théorique et où, inversement, nous tirerons des conclusions théoriques de caractère général sur la base de nos recherches concrètes, nous aurons fait un apport précieux au marxisme-léninisme, à la cause de l'humanité. La réaction contre l'homme du XIX^e siècle nous a fait retomber dans la décadence du XX^e siècle ; ce n'est pas une erreur trop grave, mais nous devons la réparer sous peine d'ouvrir la voie au révisionnisme.

Les grandes masses dont la conscience se développe, les idées nouvelles qui progressent parallèlement au sein de la société et les possibilités matérielles d'un développement intégral de tous ses membres, rendent le travail beaucoup plus fructueux. Le présent est fait de luttes ; l'avenir nous appartient.

★

Le péché originel des intellectuels

En résumé, la culpabilité de beaucoup de nos intellectuels et de nos artistes est la conséquence de leur péché originel : ce ne sont pas d'authentiques révolutionnaires. On peut essayer de greffer un orme pour qu'il donne des poires, mais en même temps il faut planter des poiriers. Les nouvelles générations naîtront libérées du péché originel. Plus nous élargirons le champ de la culture et les possibilités d'expression, plus nous aurons de chances de voir surgir des artistes exceptionnels. Notre tâche est d'empêcher que, déchirée par ses conflits, la

génération actuelle ne se pervertisse et ne pervertisse les nouvelles générations. Nous ne devons pas créer des salariés soumis à la pensée officielle, ni des boursiers vivant à l'abri de leurs bourses et exerçant une liberté entre guillemets. Les révolutionnaires qui chanteront l'homme nouveau avec l'authentique voix du peuple viendront. C'est un processus qui demande du temps.

Dans notre société, notre jeunesse et le parti jouent un grand rôle. La jeunesse est particulièrement importante, car elle est l'argile maléable avec laquelle on peut construire l'homme nouveau débarrassé de toutes les tares du passé. Elle est traitée conformément à nos ambitions. Son éducation est chaque jour plus complète et nous n'oublions pas de l'intégrer au travail dès le début. Nos boursiers font du travail physique pendant leurs vacances ou bien en même temps que leurs études. Le travail est une récompense. Une nouvelle génération naît.

★

Le parti, organisation d'avant-garde

Le parti est une organisation d'avant-garde. Les meilleurs travailleurs sont proposés par leurs camarades pour y être intégrés. Il est minoritaire, mais il a une grande autorité en raison de la qualité de ses cadres. Nous aspirons à ce que le parti devienne un parti de masse, mais quand les masses auront atteint le niveau de développement de l'avant-garde, c'est-à-dire quand elles seront éduquées pour le communisme. Tous nos efforts vont dans ce sens. Le parti est un exemple vivant, ses cadres doivent donner des leçons d'ardeur au travail et de sacrifice, ils doivent, par leur action, conduire les masses au bout de leurs tâches révolutionnaires. Ce qui implique des années de dure lutte contre les difficultés de la construction du socialisme, les ennemis de classe, les séquelles du passé et l'impérialisme. Je voudrais maintenant expliquer le rôle que joue la personnalité, l'homme en tant que dirigeant des masses qui font l'histoire. Il s'agit de notre expérience et non d'une recette.

Fidel donna son élan à la Révolution pendant les premières années et il l'a toujours dirigée, il lui a donné le ton. Mais il y a un groupe de révolutionnaires qui évolue dans le même sens que le dirigeant suprême et une grande masse qui suit les dirigeants parce qu'ils ont su interpréter ses aspirations.

★

Pour que l'individu se sente plus riche

Il ne s'agit pas du nombre de kilos de viande que l'on mange, ni du nombre de fois où l'on peut aller à la plage, ni du nombre d'articles de luxe importés que l'on peut s'acheter avec les salaires actuels. Il s'agit précisément que l'individu se sente plus riche intérieurement et beaucoup plus responsable. L'homme de notre pays sait que la glorieuse époque qui est échue est une époque de sacrifice, il connaît le sacrifice. Les premiers en ont fait l'expérience dans la Sierra Maestra, ensuite nous l'avons connu dans tout Cuba. Cuba est l'avant-garde de l'Amérique latine et parce qu'elle occupe cette place d'avant-garde, parce qu'elle indique aux masses d'Amérique latine la véritable liberté, elle doit faire des sacrifices. À l'intérieur du pays, les dirigeants doivent remplir leur rôle d'avant-garde et, il faut le dire en toute franchise, dans une révo-

lution véritable à laquelle on donne tout et dont on n'attend aucune rétribution matérielle, la tâche du révolutionnaire est à la fois magnifique et angoissante. Permettez-moi de dire, au risque de paraître ridicule, que le révolutionnaire est guidé par de grands sentiments de générosité; il est impossible d'imaginer un révolutionnaire authentique sans cette qualité. Peut-être est-ce là un des grands drames du dirigeant; il doit allier à un tempérament passionné une froide intelligence (et prendre de douloureuses décisions sans que se contracte un seul de ses muscles). Nos révolutionnaires d'avant-garde doivent idéaliser cet amour des peuples, des causes les plus sacrées et le rendre unique, indivisible. Ils ne peuvent exercer leur sensibilité quotidienne au même niveau que les autres hommes.

★

L'internationalisme prolétarien est un devoir

Les dirigeants de la Révolution ont des enfants qui, dans leurs premiers balbutiements, n'apprennent pas leur nom, et des femmes qui sont, elles aussi, sacrifiées au triomphe de la Révolution. Le cadre des amis correspond strictement à celui des compagnons de la Révolution. En dehors d'elle il n'y a pas de vie. Dans ces conditions, il faut avoir beaucoup d'humanité pour ne pas tomber dans un dogmatisme extrême, dans une froide scolastique, pour ne pas s'isoler des masses.

Tous les jours il faut lutter pour que cet amour de l'humanité se manifeste par des faits concrets qui servent d'exemple et qui soient mobilisateurs.

Le révolutionnaire – dans son parti moteur idéologique de la révolution – se consume dans cette tâche ininterrompue qui ne se termine qu'avec la mort, à moins que la construction du socialisme n'aboutisse à l'échelle mondiale.

Si son ardeur révolutionnaire s'émousse une fois les tâches les plus urgentes réalisées, à l'échelle locale, et s'il oublie l'internationalisme prolétarien, la révolution qu'il dirige cesse d'être une motrice et s'enfonce dans une confortable torpeur qui est mise à profit par nos irréconciliables ennemis, les impérialistes, qui, alors, gagnent du terrain. L'internationalisme prolétarien est un devoir, mais c'est aussi une nécessité révolutionnaire. C'est ce que nous apprenons à notre peuple.

★

Les dangers du dogmatisme et nos faiblesses

Il est certain que la situation actuelle comporte des dangers. Non seulement celui du dogmatisme, non seulement celui de figer nos rapports avec les masses au milieu de notre grande tâche, mais aussi des faiblesses dans lesquelles nous pouvons tomber. Un homme qui consacre sa vie entière à la révolution ne peut se laisser distraire par la pensée de ce qui manque à un enfant, de ses chaussures usées, du strict nécessaire qui manque à sa famille. S'il se laisse hanter par ces préoccupations, il crée un terrain favorable au développement de la corruption.

Nous avons toujours soutenu, quant à nous, que nos enfants doivent posséder les mêmes choses que les autres enfants. Notre famille doit le comprendre et lutter pour cela. La révolution se fait au travers de l'homme, mais il faut que celui-ci forge, jour après jour, son esprit révolutionnaire.

C'est ainsi que nous avançons. À la tête de l'immense colonne – nous n'avons pas honte de le dire – marche Fidel, derrière lui vont les meilleurs cadres du parti, immédiatement après, si près que l'on sent sa force énorme, vient l'ensemble du peuple qui marche fermement vers le bit commun. Il est composé d'individus qui ont acquis la conscience de ce qu'il faut faire, d'hommes qui luttent pour sortir du royaume de la nécessité et entrer dans celui de la liberté.

Cette foule immense s'ordonne, sa discipline correspond à une nécessité comprise par tous, ce n'est plus une foule dispersée, divisible à l'infini, dans laquelle chacun essaie, par n'importe quel moyen, par une lutte acharnée contre ses semblables, de trouver un appui face à l'avenir incertain.

Nous savons que nous avons encore des sacrifices à faire, et que nous devons payer pour notre situation héroïque de nation d'avant-garde. Nous autres, dirigeants, nous devons payer pour avoir le droit de dire que nous sommes à l'avant-garde du peuple qui est à la tête de l'Amérique latine.

Nous payons tous, régulièrement, notre part de sacrifice, conscients d'être récompensés par la satisfaction du devoir accompli et d'avancer ensemble vers l'homme nouveau que l'on aperçoit à l'horizon.

Nous sommes plus libres parce que nous sommes plus riches.



Permettez-moi de lacer quelques conclusions.

Nous autres, socialistes, nous sommes plus libres parce que nous sommes plus riches, nous sommes plus riches parce que nous sommes plus libres.

Le squelette de notre liberté est prêt. Il ne lui manque plus que sa substance et ses vêtements, nous les créerons.

Notre liberté et notre pain quotidien ont la couleur du sang et sont gonflés de sacrifices.

Notre sacrifice est conscient, c'est le prix de la liberté que nous construisons.

Le chemin est long et en parti inconnu. Nous connaissons nos limites. Nous ferons l'homme du XXI^e siècle nous-mêmes.

Nous forgerons dans l'action quotidienne en créant l'homme nouveau avec une nouvelle technique.

La personnalité joue un très grand rôle mobilisateur et directeur du moment qu'elle incarne les plus hautes vertus et les aspirations du peuple, et qu'elle ne s'éloigne pas de la route.

C'est le groupe d'avant-garde qui ouvre le chemin, les meilleurs d'entre les bons, le parti.

L'argile fondamentale de notre œuvre est la jeunesse. Nous y déposons tous nos espoirs et nous la préparons à prendre le drapeau de nos mains.

Si cette lettre balbutiante éclaire quelque chose, elle aura rempli son objectif.

Recevez notre salut rituel comme une poignée de main ou un « Ave Maria » :

LA PATRIE OU LA MORT !

ERNESTO CHE GUEVARA,
1965